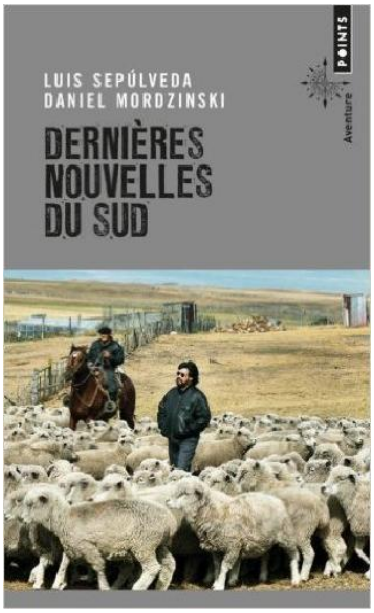
Recueil des textes
de l'atelier d'écriture
du 9 décembre 2015

«Nous nous sommes mis en route sans savoir que…»

Le mot de Danièle

Ce matin-là nous avons écrit à partir de photos, choisies parfois par le voisin!



Nous avons utilisé la piste d'un incipit extrait de "Dernières nouvelles du sud" de Luis Sepulveda: "Nous nous sommes mis en route sans savoir que..."

Puis nous avons choisi un personnage, tenté sa présentation, quand celui-ci s'est trouvé confronté à un problème à résoudre, imprévu, qu'il lui a fallu dans le texte appréhender... pour le plus grand plaisir des lecteurs.

Danièle Tournié

Récits à partir de photos de voyage
attribuées au hasard… ou choisies par le voisin

Altitude 3000

Nous nous sommes mis en route sans savoir qu'il ferait si chaud. Nous avions revêtu nos tenues extrêmes sur les conseils de l'automate agréé des guides de Savoie. Sous-vêtements techniques anti transpirants, anoraks thermo régulés hyper légers, chaussures chenilles permettant d'affronter des pistes à 30 degrés caillouteuses, boueuses, glissantes, enneigées, glacées sans risquer la chute, bonnets airbags, moufles sensitives et lunettes intelligentes dissociant les bons rayons des mauvais. La météo interstellaire signalait une température moyenne de moins 13 degrés avec baisse de 3,5 degrés entre 6h14 et 6h43 et une seconde baisse de 2,4 degrés entre 7h24 et 7h56. Mais peu importe nos équipements pouvaient résister à des températures de moins 35 degrés.

Nous sommes partis vers le col du Geiger dès le lever du jour, harnachés les uns aux autres, telle une file fantomatique aux visages livides pommadés d'un onguent protecteur mauve. Un soleil agressif nous a bombardé dès 5h 50 et ne nous a pas lâchés tout le temps de la montée. Au fur et à mesure de notre ascension nous nous sommes débarrassés d'une partie de nos vêtements que nous roulions dans nos sacs à dos parachute. Arrivés enfin au col du Geiger, torse nu, épuisés, rouges, dégoulinants de sueur, nous n'avions plus la force de lever les yeux pour d'admirer au loin les pics étincelants de neige éternelles qui nous narguaient à l'horizon. Seuls dans cette arène minérale, assis au centre de ce cirque rocheux, terreux, paralysés par la chaleur, nous attendions la venue improbable d'un taureau en colère qui nous obligerait à courir sur le sentier du retour.

Véronique C.

Rouge et blanc

Nous nous sommes mis en route sans savoir que ..! Que l'on nous dirigeait vers Nîmes, plus précisément vers les arènes de cette ville, pour participer à un spectacle de Tauromachie. Arrivé sur ce lieu, cela débute pour nous par notre installation dans les gradins de cette enceinte elliptique de 101m de large et de 133m de long, dont la piste centrale mesure 38m par 68m. Un lieu clos, où de n'importe quelle place on peut voir l'exhibition des Toréros. Tout commence par le défilé des protagonistes de ce spectacle sanglant, de cet acharnement à faire souffrir des taureaux.

Après cette parade colorée, le spectacle proprement dit débute par le Picador, monté sur son cheval - semi lourd qui pèse obligatoirement moins de 650 kg, aux yeux bandés et protégés par un caparaçon qui pèse au total 30kg - tenant un pique de 2,60m dont le rôle consiste à piquer le taureau, suivi par la pause de banderilles - bâtons de bois long de 70cm, se terminant à une extrémité par un harpon de 4cm de long - que le Banderillero plante par paires sur le garrot du taureau. Puis intervient le Matador qui est le personnage central de la corrida : c'est lui qui est chargé de mettre à mort le taureau, il est muni d'une cape rouge, de la muleta et d'une épée pour l'Estocade.

Je pense que nous aurions pu pousser notre route plus loin vers les montagnes pyrénéennes aux sommets enneigés en cette saison. Goûter à la joie de cette première neige. Skier dans cette poudreuse blanche, vierge de toute trace, où nous aurions pu laisser les nôtres. Traces éphémères recouvertes de suite par celles d'autres skieurs ou surfeurs qui auraient comme nous poursuivi plus loin leur route pour voir cette immensité blanche.

Jacques

En route

Nous nous sommes mis en route sans savoir que…

Nous allions être pris par la neige et le mauvais temps.

Nous, c'est mon père et moi : depuis trois ans, il me serinait : « oui, marcher, c'est bon pour la santé, pour les muscles ; ta mère aimait tant la montagne par beau temps ».

Le refrain habituel du pater, la morale, et il rappelait le souvenir de ma mère qui venait de mourir, comme si je ne pouvais pas m'en souvenir moi-même ! Cela ravivait ma souffrance.

Beau temps donc au départ d'Argentière pour l'escalade du Buet. Je suis en tête, un arrêt technique avec vue sur la vallée de Chamonix, sur le coup de 10 heures, tout va bien.

Sauf que le ciel se voile de noir, je vérifie la météo sur mon Smartphone, je prends une photo et mon père part en tête.

Vent froid, vent cinglant en cette fin mai, nuages sombres : le chemin et les balises disparaissent, la neige se met à tomber, à nous aveugler.

Que faire ? continuer ? continuer à monter sans rien voir ? On n'aperçoit même pas le refuge du Grinvert qui devrait être proche. Mon père maugrée : « je veux y arriver, c'est possible »

Comble du comble, c'est moi qui l'en dissuade. « Faisons demi-tour, Papa, c'est plus prudent, les prévisions météo pour demain sont meilleures ».

Discussion, il accepte de rentrer.

Nous nous sommes remis en route, demi-tour, marche arrière, moi en tête, lui, derrière, en colère.

Et j'étais gaie : je me souvenais avoir l'été précédent marché sur le Chemin de Saint-Jacques, avoir souffert, souffert dans l'Aubrac avec ma sciatique et ce chemin empierré, je me souviens un matin n'en pouvant plus, avoir fait demi-tour, être rentrée au gîte, avoir dormi 5 heures d'affilée, être repartie reposée le lendemain.

Je racontais cet épisode à mon père, je ne lui en avais jamais parlé. Je savais que se mettre en route en montagne ou ailleurs est toujours aléatoire en raison du temps, je savais que le chemin est parfois parsemé d'embûches, que réussir sous-entend des échecs, je me souvenais de cette phrase : « chaque fois que je me plante, je pousse »…

Nous sommes rentrés en silence, nous sommes retrouvés au parking des Alouettes, et mon père m'a dit :

« Je prépare le piquenique pour repartir demain à l'aube ».

Capucine

Sur le chemin

Nous nous sommes mis en route sans savoir que ce chemin serait épreuve. Le départ s'annonçait heureux, à l'aube quand les ombres sont encore très longues. Le soleil tout doucement s'éveillait de sa torpeur. Mes pas raisonnaient sur les derniers pavés du village encore endormi. J'attaquais allègrement cette petite montée, sans personne ni devant, ni derrière. Le raidillon devint de plus en plus abrupt, le soleil trop généreux brûlait déjà mon visage. J'avais bu les dernières gorgées de ma précieuse eau. Ce chemin n'en finissait plus, pas une ombre, pas une âme, le ciel bleu et le soleil imperturbables régnaient en maître. Chaque pas devenait une épreuve, mon sac de plus en plus lourd, seule dans l'immensité sous cette chape de plomb. Pour tromper ma fatigue, je rêvais de glaciers, d'oasis bienfaisantes, de rivières murmurantes, de cascades fracassantes…

Je continuais ma route, toujours accablée de chaleur quand à l'horizon apparut une sorte de mirage ! Mirage qui devint réalité, un arbre, oui un arbre et encore plus loin, un village tout blanc.

Sauvée !

Je courus jusqu'à l'ombre inespérée et bienfaisante de ce conifère, m'affalait en attendant de repartir dans la fraîcheur du soir d'été.

Brigitte

Bipèdes et quadrupèdes font ils bon ménage ?

Nous nous sommes mis en route sans savoir que ce chemin, avec ce défilé de hordes humaines, serait bordé de clôtures électriques, de troupeaux de vaches et de veaux, à l'infini. Ça me rappelle la publicité « veaux élevés sous la mère ». Ce sont elles, ces vaches qui nous regardent bêtement passer. Elles en ont sûrement marre de ce flot incessant de bipèdes, de ces sacs à dos, de ces flashs crépitant sans cesse.

Et puis, ces pauvres bêtes, en cette fin d'été caniculaire, n'ont plus le plaisir de savourer une herbe gouteuse. Plus loin on voit ces ballots de paille énormes, à perte de vue qui annoncent déjà un parfum d'étable.

Eh oui, le troupeau prendra bientôt la route du retour, dans la vallée, pour laisser place à ce nouveau défilé de hordes humaines qui va envahir ces chemins enneigés, transformés en piste de ski.

Bien au chaud dans leurs étables, elles ruminent tranquillement, bien à l'abri de tous ces vacarmes saisonniers. Puis un beau matin de fin d'hiver, un camion stoppera net devant l'étable. Cela ne durera que quelques instants. Quelques veaux, déjà grands, partiront vers une destination inconnue, puis quelques jours plus tard, attablé dans un de ces restaurants bondés, un de ces bipèdes frappera une nouvelle fois en disant « délicieux ce foie de veau ».

Catherine

Oh, les vaches !

Nous nous sommes mises en route sans savoir que le chemin serait si long, le temps si chaud, le sac si lourd.

Nous étions parties d'Yzernay, à 6h, le lundi 15 juillet 2015, pour rejoindre Paris où Marine, ma copine, et moi-même devions retrouver Gaston Levesque, un randonneur canadien rencontré l'an passé sur le GR 20.

Mais où donc se situe Yzernay ? C'est le patelin du Maine-et-Loire (1 800 âmes au dernier recensement) dans lequel je suis née. Rien de bien sensationnel : une rue principale, vide, le long de laquelle s'échelonnent des maisons ordinaires, une église néogothique, fin 19e, monstrueuse comme savaient en construire les architectes locaux de l'époque, vidée de ses prêtres et de ses paroissiens, sauf à Noël et à pâques.

Je n'ai jamais aimé Yzernay !

J'ai toujours voulu fuir ce coin, d'où les voyages, les randonnées. Tout sauf rester à Yzernay !

Mais revenons à nos moutons : la sieste. C'était entre Longeron et Carmaux–sous–Bois, dans un vallon ensoleillé. L'herbe était rêche, grillée de soleil. Elle piquait mes bras et mes jambes, d'où les pieds en l'air sur mon sac à dos. Sur la photo, à droite, je protège mes yeux du soleil et je râle contre les fourmis. Dormir, non, vous voulez rire ! Rêver, encore moins ! Il reste 18 km pour arriver à Carmaux. Mes pieds n'en peuvent déjà plus, je transpire dans mes godasses et ma gourde est vide.

14 heures : allez ! Debout les filles ! Courage avant la montée de Saint-Hilaire-le-Vouhis et le col des Gardes !

Tiens, un homme ! Chiche qu'on le rejoigne, Marine ? D'où vient-il ? Où va-t-il ? Au moins, lui, il a pensé à prendre un chapeau.

Curieux, les vaches ne nous regardent même pas… La ligne ferroviaire serait-elle derrière nous ?

Il y en a deux qui font la sieste. Mes pieds brûlent, oh les vaches, que je regrette mon herbe rêche et mes fourmis !

Véronique A.

Nous nous sommes mis en route...

Nous nous sommes mis en route sans savoir combien de temps durerait notre périple.

Depuis longtemps déjà nous voulions l'un et l'autre larguer quelque temps les amarres mais le projet tardait à se réaliser.

Il a fallu ce vendredi 13 novembre où d'une seconde à l'autre notre beau Paris s'est transformé en un Paris massacré, en un Paris ensanglanté, en un Paris hébété.

Plus possible de rester l'oreille scotchée à la radio, les yeux rivés sur les journaux. Il nous fallait au plus vite enfiler nos grosses chaussures et endosser notre sac
.
Sans même avoir réfléchi, nous nous sommes retrouvés à la porte de l'Aubrac où un petit chemin semblait n'attendre que nous. Malgré la période hivernale le soleil déployait toute son énergie et nous nous sommes mis à marcher, rien que marcher. Toujours à faire la même chose : marcher. Seuls mais l'œil aux aguets du ciel, de la terre, des arbres, des pierres. Seuls mais emplis par le souffle du vent, la rumeur des sapins, le murmure des sources. Seuls mais comblés par tout ce paquet de couleurs, d'odeurs, de saveurs.

Nous ne savions plus trop combien de jours, de semaines s'étaient écoulés ni combien il nous en faudrait encore pour parvenir au terme de notre périple mais nous sentions que nous pourrions encore continuer ainsi des jours, des mois, des siècles.

Est arrivé un moment où nous avons senti que cette Nature à laquelle nous nous continuions de nous abandonner nous réveillait lentement du cauchemar que nous venions de vivre. Un parfum de renaissance, un esprit de vie se répandaient et nous suggéraient qu'il était peut-être temps de penser à notre retour...

Anne-Marie

PRESENTER UN PERSONNAGE
découvert au hasard d'une photo
en introduisant une phrase imposée

Lulu

Willy Ronis – L'Isle-sur-la-Sorgue 1979

Voici Lulu. Lulu, tout le monde la connait, au Café de France, à l'Isle-sur-Sorgue, depuis 1979, jour où elle a ouvert son bistrot.

Ce que l'on connait, c'est surtout son tablier à fermeture éclair en nylon satiné, avec des iris jaune et bleu, une sorte de parterre fleuri ambulant, et ses deux poches pleines à craquer de pots de moutarde, salières, notes à régler.

Lulu, ce sont aussi ses pantoufles plutôt ses charentaises écossaises, marron et noir, toujours les mêmes.

C'est son chiffon blanc, en toile de lin, sous le bras, qui tient tout seul, et son plateau marron.

Sur la terrasse du Café de France, vous la voyez, Lulu, elle règne sur sa clientèle, elle se glisse entre les tables, avec difficulté, elle a une taille

« généreuse », Lulu, elle repousse les chaises cependant avec agilité, avec le ventre ou le popotin, et cela fait sourire les habitués.

Elle, c'est aussi sa voix forte : « un crème, deux pastis, deux Blancs », c'est parti », trois…

*Mais ce matin-là, **problème de lavabo**, précisons : problème de toilettes. Elles fuient, ça coule de partout.*

Fermer le robinet est la solution avant l'arrivée du plombier, et Lulu, elle n'y connaît rien en la matière. Avant, elle avait son Robert, Bé-bert, son mari, râleur mais il savait tout réparer, même les chasses d'eau ! Elle est seule maintenant, il a pris la poudre d'escampette avec une jeune et donc, plus de Bé-bert.

Elle a bien le bijoutier à côté du café, il est bricoleur, ou la mercière de l'autre côté, mais à l'heure du déjeuner, ce matin, personne.

Elle décide de coller une pancarte sur la porte des toilettes : « Merci de vous retenir»

Et justement, Bé-bert, l'affreux jojo réapparait par miracle, oui miracle pour le moment présent, son Bé-bert, qu'elle n'aime plus mais qu'elle adore aujourd'hui.

Capucine

Nouvelle

Gustave traverse la place du Carrousel avec sa chienne Bergère, une croisée Labrador – Beauceron. Il est habillé d'un long manteau et chapoté d'un haut de forme ou d'un claque ; d'où je suis situé, je ne distingue pas très bien ce couvre-chef, donc je ne peux confirmer. Gustave a l'air en pleine conversation avec Bergère. Lui demande-t-il si cette tenue convient pour son rendez-vous de midi ? Pour ce déjeuner avec son éditeur ? Car il vient de terminer une petite nouvelle. Sa crainte ne concerne pas que sa tenue vestimentaire mais aussi ses écrits. Car **cette nouvelle a pour sujet la disparition des chaussettes de laine portées par sa grand-mère, qui vivait à la campagne.** Est-ce que cela plaira à cet éditeur et surtout aux lectrices et lecteurs qui ont l'habitude de lire les nouvelles de Gustave dans le Petit Journal du Matin ? Bergère, elle, le regarde mais ne peut lui répondre, il en conclut qu'elle approuve sa tenue. De toute façon il est trop tard pour aller en changer car l'heure de son rendez-vous approche à grands pas, il accélère le sien de pas, pour ne pas être en retard, ce qu'il n'aime pas.

Jacques

Ah ! Jacques et le quotidien !

Ce matin-là, Jacques avait décidé de traverser le Jardin du Luxembourg, il faisait gris, c'était l'hiver. Soudain une statue, de Picasso peut être, attire son attention.

Ses gros yeux ronds fixent le semblant de visage de la statue, aux contours mi-humain, mi- taureau. Plongé dans ses réflexions, on dirait qu'il lui demande conseil.

Il tire sur une pipe, toujours la même, quelle que soit l'heure de la journée, coincée à la commissure gauche des lèvres, la bouche à peine fermée. Un chapeau bien usé, élégamment posé sur sa tête, l'accompagne été comme hiver. Jacques n'est pourtant pas si vieux alors serait-t-il fragile de la tête ou cacherait-il ses cheveux déjà gris ?

La curieuse élégance de Jacques se poursuit dans le choix de ses vêtements : chemise blanche et nœud papillon noir mis à la va vite, pour faire de l'effet peut-être ! Et puis, ce sempiternel imperméable, Jacques ne s'en sépare jamais, d'où la question : dort-il avec ?

Mais pourquoi s'attarde-t-il si longtemps devant cette statue ? Il doit bien y avoir une raison ?

En fait, se rendre de si bon matin, au comptoir EDF n'est vraiment pas dans ses habitudes. **Il a reçu, il y a quelques jours, une note faramineuse d'électricité.** Il en ignore la raison et n'y comprend rien du tout.

Il sait aussi qu'il n'a jamais été fin négociateur et encore moins charmeur et surtout qu'il doit garder sérénité et calme devant une affaire si ridicule.

Catherine

COUP DE FREIN

Il s'est assis sur la banquette du métro dans le sens de la marche. Il a sorti aussitôt son manuel de droit international de son sac et s'est mis à étudié la loi 43-24 du code finlandais sur la circulation des marchandises alimentaires.

Elle s'est assise sur la banquette en face de lui. Elle a sorti aussitôt de son cabas le manuel du jeune conducteur et s'est penchée sur la double page en couleurs des panneaux d'interdiction.

Entre Miromesnil et Saint-Augustin la rame de métro a freiné très très violemment.

Il s'est retrouvé projeté brutalement sur les genoux de la femme.

Il a dit « Oh ! excusez-moi. » Elle a répondu « Oh ! vous ne vous êtes pas fait mal ? »

Il a fait non de la tête en se relevant et elle a abaissé sa jupe remontée très haut sur ses cuisses. A la station suivante, sans se concerter, ils sont descendus sur le quai. Il lui a proposé d'aller prendre un café. Elle l'a suivi au comptoir du Saint-Lazare et ils se sont enfin regardés de la tête aux pieds. « Elle est charmante » a-t-il pensé. « Il est beau garçon » a-t-elle pensé. Avant de boire son café il a sorti son téléphone et a dit à une voix de femme qu'il ne serait pas au bureau de la journée. Après avoir mis un sucre dans son café, elle a cherché son téléphone dans son cabas et a annoncé à une voix indistincte qu'elle ne serait pas à l'heure ce matin car elle devait passer au consulat indien pour faire une demande de visa.

Il a dit « Oh, vous ne voulez pas passer la journée avec moi ? Elle a répondu « Oh si bien sûr, mais je dois passer absolument au consulat. »

A midi il l'a invité au restaurant et ils ont marché au hasard jusqu'au coucher de soleil. Là, fatigués, heureux ils se sont embrassés sur un banc Quai de Béthune.

Véronique C.

Ça se voit !

La Belle Ferronnière de Léonard de Vinci

« C'est bien parce que mon mari, Ludovic Sforza, personnage éminent de Milan et séducteur impénitent, m'a forcée à poser pour Léonard que j'ai l'air renfrogné sur cette toile – et **ça se voit !**

Mon époux peut attendre, je ne l'honorerai pas d'un sourire, ce sera ma vengeance. Je ne peux même pas le tromper, Léonard est, m'a-t-on dit, de l'autre bord. C'est sans doute pour cela que mon mari l'a choisi…

Qu'il m'énerve ce peintre ! Qu'il est lent ! Cela fait six mois que je pose pour lui et qu'il reprend sans cesse son tableau ! J'en ai assez - et ça se voit !

De plus, il fait sombre, je suis seule et pendant que je pose ici mes amies se pavanent dans Milan. Bougre de mari, bougre de pose, bougre de peintre, je fais la tronche – et ça se voit !

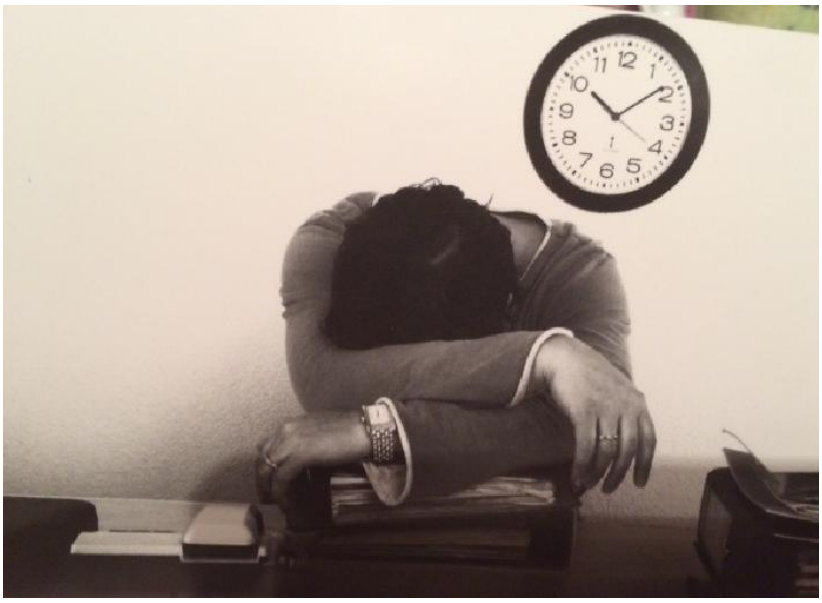
Si encore, pour me récompenser de ma patience, mon mari m'emmenait en vacances… Nenni ! Il part souvent seul avec l'une ou l'autre de ses maîtresses et pendant ce temps je reste enfermée dans le palais.

Je pourrais partir de mon côté, mais où ? Je n'ai pas d'autonomie, pas d'idée – et ça se voit !

Qu'il m'énerve ce peintre ! Il faut que je trouve un moyen de lui échapper, d'échapper à mon mari et de vivre enfin ma vie. Léonard me paraît assez vénal… Je pourrais négocier avec lui… S'il conservait mon visage, déjà peint, et, pour le reste, se contentait d'une servante vêtue de mes atours… Je pourrais partir une semaine à Venise. On m'en a dit grand bien et ma cousine Mona Lisa y habite. Reste à trouver l'argent…

Tiens, une croûte au fond de l'atelier ! Il y a un tel désordre que mon tortionnaire ne se rendrait même pas compte que je l'ai subtilisée… Allez, mettons-la sous ma robe, je trouverai bien quelqu'un, à Venise, pour l'acheter ! »

Véronique A.



Tom

Une fois de plus Tom était arrivé les yeux cernés, le visage crispé, les cheveux ébouriffés.

Une fois de plus sans prendre le temps de saluer ses collègues, il s'était installé à son bureau, avait ouvert quelques dossiers qu'il avait refermés rapidement, avait croisé les bras et s'était assoupi comme à son habitude vers 10 heures, à 10heures 10 précisément.

Ah ! Ce Tom ! Tout un roman ! Très vite il avait été surnommé dans son service le « roi de la sieste ». Sa beauté incendiaire avait immédiatement suscité l'admiration de ses collaboratrices et tout était prétexte à venir le solliciter pour un oui pour un non.

Ce matin-là, c'est Jacqueline, bien en chair, qui arrive avec sa grosse doudoune rouge à demi ouverte et laissant apparaître un décolleté vertigineux. Tom sursauta, ouvrit un œil puis l'autre et au vu de ces formes voluptueuses se leva promptement et s'approcha de sa visiteuse.

- « Que puis-je pour vous ?
- Désolée de vous déranger mais **je ne parviens pas à décoincer ma fermeture-éclair** » répondit de sa voix suave Jacqueline.

Après quelques hésitations Tom retourna à son bureau, saisit un crayon à papier, lui tendit et lui confia l'astuce qu'il détenait de sa grand-mère :

« Frottez la mine sur les dents de la fermeture et ça glissera de nouveau ».

Jacqueline s'exécuta et contrairement à son attente la fermeture se mit à glisser immédiatement. Le téléphone sonna à cet instant et Tom lui fit signe qu'il devait être seul...

Anne-Marie

Le déjeuner sur l'herbe

Je m'appelle Marie, j'ai cinq ans sur la photo. Je me tiens debout à droite. Ce jour-là, Maman m'avait fait une longue tresse et mis mon chapeau à larges bords sur la tête. Car il faisait très chaud en cet été 1896 dans les environs d'Aix-en-Provence et, comme c'était dimanche, nous étions partis, mes parents et moi, déjeuner à la campagne avec mes grands-parents Caillebotte et ma meilleure amie Camille que l'on voit juste derrière ma grand-mère ; ses parents étaient aussi de la partie. Quel bonheur que ces repas qui nous réunissaient tous au grand air ! On avait apporté le panier d'osier, posé une grande nappe à même le sol sur les fougères, déballés les rôtis, les bouteilles de vin, le pain, les pommes, les cerises… Ma grand-mère prenait les choses en main, distribuant les plats, lançant les discussions qui allaient bon train. Je me souviens, comme si c'était hier, qu'elle aborda son sujet favori du moment : **comment vendre son armoire normande ?** Car Papy Caillebotte avait passé plusieurs étés en Normandie à peindre Trouville, Villers et il n'avait pas pu s'empêcher d'en ramener quelques souvenirs bien encombrants qui faisaient maintenant le désespoir de ma grand-mère. Que n'avait-il pu simplement peindre des « déjeuners sur l'herbe » comme celui qui nous réunissait aujourd'hui ! Mais moi, ce qui m'intéressait surtout, c'étaient les petits gâteaux que ma grand-mère venait de tirer de son panier d'osier et… frout ! de dévaler avec mon amie Camille les pentes de la montagne.

Michel

De l'eau dans le gaz

Tiens ! Jacques Prévert accompagné de son chien labrador Hannibal à la terrasse des Deux Magots !

Il a l'air pensif, devant son petit verre de porto, la cigarette au bec, les chaussures bien astiquées. La rue est déserte, quelques passants tout au plus. Il fait doux en ce mois de mai, où l'air est divin. Les feuilles des arbres frémissent, et dessinent des taches d'ombre vibrantes sur le trottoir. On est si bien à rêvasser, à ne rien faire, goûter au temps qui passe, tout doucement. Mais un problème d'ordre pratique lui gâche ce moment exquis. Il vient d'acheter une cuisinière électrique et il ne sait comment faire pour couper le gaz. Ces problèmes d'ordre domestique l'exaspèrent. Il va appeler Monsieur André, le responsable de la petite entreprise à côté de chez lui pour résoudre ce problème. Je suis poète, se dit-il, pas électricien. Il s'accoude à la table de la terrasse du café et sirote tout doucement le reste de son petit porto en ce matin de printemps.

Brigitte